Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 9

Rubrik: La musique à Genève

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

à critique et voudraient que Paderewski s'en tînt à Chopin.... Mais les impressions d'un public même intelligent arriveront-elles jamais à influencer un artiste *arrivé?*

Puis le tout Vienne est aussi allé entendre les concerts symphoniques donnés sous la direction de Löwe. L'orchestre est surtout composé de jeunes gens, des artistes pour la plupart. Le programme est toujours des mieux choisis, les solistes de première force, telle Mme Rosa Hachmann qui a joué le *Troisième concert* pour violon de Bruch....

Pour mémoire je veux encore vous signaler l'unique représentation donnée au théâtre « An der Wien » par la société Jung Wien, d'une pièce intitulée : *Zum lieben Augustin*, musique de Hugo Félice. Cela devait être une imitation du Chat Noir, et l'on s'attendait à une chaleureuse réception, mais hélas! cette chaleur sentait le *four!*...

LA MUSIQUE A GENÈVE

Au moment de clore cette première partie de la saison musicale, il convient de passer en revue les divers actes de la vie artistique survenus en ce mois de décembre. Les divertissements de l'Escalade et de la fin de l'année, ainsi que les diverses fêtes de famille qui réunissent grands et petits autour du sapin de Noël semblent laisser bien peu de place chez nous aux manifestations publiques de Dame musique. Et cependant, nous avons eu nos deux concerts d'abonnement mensuels et une séance de musique de chambre, sans compter bon nombre de séances musicales, d'importance et d'intérêt divers. N'ayant pu assister à tous, nous céderons volontiers la plume à notre confrère Octave pour quelques-uns d'entre eux.

Le programme du troisième concert d'abonnement se présentait avec l'attrait d'une véritable nouveauté, la *Symphonie en mi majeur* de Joseph Suk, le second violon de ce merveilleux *Quatuor tchèque* qui a laissé à Genève un souvenir ineffaçable. M. Joseph Suk est tchèque dans l'âme, et sa musique, visiblement inspirée par son maître Anton Dvorak, contient bien visiblement une parcelle du feu sacré de la patrie bohême. Nous ne saurions établir un jugement sur une œuvre que nous n'avons pu entendre en son entier, et dont d'ailleurs les trois premières parties contiennent de réelles beautés; mais on y relève, à côté de celles-ci, bien des inexpériences, bien des longueurs, et, cela surtout dans le finale, des brutalités et certains gros effets qui choquent l'oreille. L'art tchèque d'ailleurs est coutumier du fait, reflétant dans son âpreté et ses violences le caractère enflammé de la race slave. L'exécution de cette œuvre, fort difficile, et qui contient des traits à peu près injouables pour un ensemble d'instruments, a été comme il fallait s'y attendre, plutôt laborieuse, et n'a guère disposé le public en faveur de cette œuvre ardue.

Plus froid encore a été l'accueil fait au soliste, M. Norbert Salter, qui représentait le violoncelle dans cette présente série de virtuoses. Plus que jamais nous est apparue l'inutilité du soliste, pour quelques-uns de nos Concerts au moins.

La répétition d'une œuvre orchestrale connue n'aurait-elle pas été préférable, et préférée, à l'audition de ce soporifique et fossile *Concerto* de Volkmann, joué sur un instrument très médiocre par un virtuose de la bonne moyenne, comme il y en a des quantités chez nous? Choisir une œuvre aussi ennuyeuse et aussi dépourvue de valeur, lorsque certains grands maîtres se sont donné la peine d'écrire pour le violoncelle quelques pages immortelles, voilà qui n'est déjà pas un bon point. Compléter ce programme par quelques futilités signées Simonnetti et Popper, cela achève de donner une idée plutôt médiocre d'un musicien, en lequel il semble que les préoccupations du métier voilent le but radieux de l'Art.

Quelle impression toute autre ont laissée sur l'auditoire ces exquis *Chants* de Brahms pour voix de femmes, avec accompagnement de deux cors et de harpe! Voilà la musique sous sa forme la plus intensivement expressive, la plus idéalement poétique, et avec une simplicité de moyens et d'effets qui en rehausse le charme. En ces courts fragments, qui nous montrent Brahms en sa première période de production, plane une mélancolie suggestive et délicieusement évocatrice, poème aux sonorités doucement voilées de tristesse. Le dernier chœur, *Chant d'Ossian*, est une touchante et poétique élégie, la plainte de la vierge d'Inistor pleurant sur la mort de son doux fiancé Ténar. La phrase « Pleure à jamais sur le roc des tempêtes, » est d'une intensité douloureusement émouvante. L'auditoire, enfin réveillé de sa torpeur, a fait une ovation aux interprètes qui ont dû chanter ce dernier chœur une seconde fois. Voilà un succès dont nous nous réjouissons fort, car il consacre la réalisation d'un

vœu dont nous nous sommes fait à plusieurs reprises l'interprète, et qui tendait à l'introduction dans nos Concerts d'abonnement, d'un élément choral composé des meilleurs élèves de notre Conservatoire. Ce premier essai a si complètement réussi qu'il sera sans doute renouvelé à brève échéance pour la plus grande satisfaction de tous. Il y a place, en effet, chez nous, pour un groupement choral moins considérable que les deux principales sociétés mixtes existantes, et dont le but artistique serait uniquement l'étude d'œuvres de moindre étendue ou de fragments de compositions plus importantes, dont le caractère se prête particulièrement à l'introduction dans les programmes de nos Concerts du Théâtre. Combien d'œuvres exquises et charmantes nous pourrons ainsi apprendre à connaître, qui sans cela resteraient complètement ignorées de notre public, sans compter les superbes auditions de la *Neuvième* que cette combinaison nous permet d'espérer!

— L'audition donnée au Victoria-Hall par Mme Bastard-Foex, cantatrice, était consacrée à des œuvres de musique ancienne, de chant et de piano. Très remarquées les pièces de Boilly pour chant et harpe, d'un parfum bien dix-huitième siècle. Nous avons peu aimé la voix de Mme Bastard, qui a des éclats trop métalliques et pas assez d'ampleur, dans les pièces de Gluck et Weber; par contre l'intelligente cantatrice a donné une dramatique interprétation de l'*Erlkönig* de Schubert. Les débuts de M. William Bastard, un jeune élève de M. Willy Rehberg, nous ont montré en lui un talent plein de promesses, s'il sait se départir d'une certaine mollesse qui est peu de son âge. Grand succès pour la suite de Händel et la première partie d'un concerto de Mozart, jouées par MM. Rehberg et Bastard.

E. G.

IVme Concert d'abonnement.

Il y a de longues années que je n'avais assisté à l'un de nos concerts d'abonnement, aussi me suis-je retrouvé avec joie l'autre soir dans notre jolie salle du Théâtre, d'un caractère si intime, dans cette salle où j'ai ressenti mes premières impressions musicales et où mes premiers enthousiasmes se sont éveillés. A force d'avoir entendu les orchestres impeccables de l'étranger, on devient de plus en plus difficile et exigeant en matières d'exécutions; je n'établirai donc pas de parallèle entre les nôtres et celles des grandes villes et je ne comparerai notre orchestre qu'à lui-même. A cet égard — si je rassemble mes souvenirs — je puis dire qu'il y a progrès évident et que l'interprétation des œuvres est bien supérieure à celle de jadis; en outre, les éléments dont se compose notre orchestre sont vraiment fort bons; les bois, notamment, ont un coloris et une vibration sonore que la plupart des instrumentistes allemands pourraient leur envier et si les cuivres savaient atténuer un peu leur rudesse, l'ensemble gagnerait encore en cohésion.

Le concert débutait par deux préludes de l'opéra *Guntram* de R. Strauss, d'une difficulté technique inouïe et qui furent fort bien rendus. Quelle sincérité dans ces pages! Quelle ténuité d'orchestration! Quelle radieuse personnalité! Et quel admirable sens du pittoresque dans la *Fête de victoire*, tout empreinte de franche gaieté populaire et d'un caractère germanique exubérant!

Plus nous entendons la musique de R. Strauss, plus nous sommes séduits par la franchise et la vigueur qui la caractérisent; ses harmonies si piquantes et si distinguées n'ont pas cette recherche maladive de la jeune école française et ses développements thématiques sont d'une absolue clarté; on se sent en présence d'un maître qui descend d'une école saine et robuste, de l'école des Bach et des Beethoven, d'un maître exempt d'afféterie et qui, sans vaine préoccupation d'être original, va droit à son but.

Le soliste de la soirée, M. H. Marteau, nous a donné deux œuvres nouvelles, encore inconnues à Genève: une *Suite concertante* de César Cui, joliment instrumentée, mais d'un caractère qui manque de dignité, et le concerto en ré majeur de Sinding, œuvre fortement inspirée de Mendelssohn et de Bruch, parfois intéressante, naïve, poétique, mais dans laquelle on sent trop l'emphase et le procédé et qui, somme toute, ne nous apprend rien de nouveau.

L'interprétation de M. Marteau est au-dessus de tout éloge, nous ne savons qu'admirer le plus en cet artiste, de la mâle vigueur de son jeu ou de la finesse charmeuse de ses demi-teintes; il fallait d'ailleurs toute l'envergure de son talent pour défendre une œuvre telle que la Suite de M. C. Cui.

Les efforts de l'orchestre s'étant particulièrement concentrés sur les préludes de Guntram, la

Symphonie pastorale était par suite un peu négligée. Nous aurions voulu plus de délicatesse, de précision et surtout plus de gradation dans les nuances.

Dans le solo de hautbois du Scherzo, l'accompagnement des cordes était vraiment trop lourd; en général on sentait un manque d'équilibre entre les différents groupes. Il ne faut pas être trop exigeant d'un orchestre dont les musiciens sont surmenés et les répétitions peu nombreuses.

On me permettra, je l'espère, ces quelques critiques. Bien que certaines gens prétendent qu'il faille louer sans réserve toutes les institutions politiques et artistiques de son pays, je ne donne pas dans ce chauvinisme et je pense au contraire que signaler leurs faiblesses dans l'espoir de les voir disparaître un jour n'est point un acte d'antipatriotisme, mais bien une preuve de l'amour qu'on leur porte et du désir ardent qu'on a de les voir marcher dans la voie du progrès.

Ernest Bloch

LETTRES DE VOYAGE

III

(Suite.)

AIS assez de musique, sans quoi tu pourrais croire que je descends des trains pour me rendre à l'hôtel, de l'hôtel à la salle de concert pour repartir de suite par le premier rapide (quand il y en a, ce qui est rarissime à pareille altitude) vers une autre ville. Il est incontestable que c'est un peu la vie que nous menâmes, Risler et moi, pendant ces trois semaines durant lesquelles nous ne donnâmes pas moins de dix-sept concerts, dont cinq avec des programmes différents à Stockholm. Mais tu le sais déjà, j'accomplissais ma cinquième tournée scandinave et dans mes voyages précédents j'avais eu maintes occasions de visiter ce sympathique pays un peu plus en touriste.

Le paysage n'offre rien de très attrayant au premier abord. Si tu arrives de jour par Malmö ou Trelleborg, tu passeras rapidement à travers les plaines de l'opulente province de Skanie, le grenier de la Suède, où se presse, dans des villes séduisantes et dans un rayon de moins de cent kilomètres, une partie importante de la population suédoise : Malmö, Lund, Landskronee, Christianstad, Ystad, Helsingborg, contiennent une population d'une densité telle que la Suède égalerait la France en nombre d'habitants s'il en était ainsi dans tout le royaume. L'émigration pratique chaque année de larges saignées sur ce tronc robuste et des milliers de paysans et d'ouvriers vont chercher un climat meilleur, un sol moins aride et de plus gros salaires aux Etats-Unis. C'est ainsi que Chicago est devenue la troisième ville suédoise du monde après Stockholm et Gothembourg, et avec un chiffre de plus de cent mille Suédois noyés dans ses deux millions de cosmopolites.

Mais une fois la Skanie traversée et en continuant vers Stockholm, le paysage prend un caractère austère et triste. Ce sont de grandes forêts de sapins, coupées à chaque instant par des étangs ou des lacs. C'est une habitude à prendre, jusqu'à Stockholm, plus de cinq cents kilomètres, il n'y a pas autre chose à voir et en continuant davantage vers le Nord, il n'y aura pas autre chose à découvrir. Mais justement au milieu de cette monotonie, l'œil familiarisé découvre une foule incroyable de sites charmants, de coins ravissants qui paraîtront mesquins à des montagnards suisses mais qui sont pleins de charme et de mystère et d'intimité pour un homme de la plaine, un Champenois comme moi. Pour peu que le soleil se mette de la partie, comme ce fut le cas durant mon dernier voyage c'est alors une féerie de lumière inouïe. Ah ! ce soleil du nord, rien n'approche de sa beauté.... Les plus beaux crépuscules, les plus admirables aurores alpestres ne sont rien à côté des couchers et des levers du soleil des régions quasi-arctiques. Ce qui dure trois quarts d'heure au plus en Suisse, se prolonge dans le nord souvent au delà de deux heures, durant lesquelles le soleil reste un peu au-dessus puis peu à peu au-dessous de l'horizon Pendant plusieurs après-midi à Stockholm, il semblait qu'un incendie effroyable dévorait tout à l'horizon. La ville semblait près d'être atteinte à son tour et déjà les innombrables vitres des fenêtres tournées vers le couchant lançaient des reflets sinistres.... Impossible d'oublier de telles impressions. Jamais je n'ai cru possible qu'une aussi merveilleuse gamme de rouges puisse se dérouler devant mes yeux éblouis.

Plus au nord entre Sundsvall et Ostersund le paysage prend plus d'ampleur. A mesure que l'on s'approche de la frontière norvégienne les collines deviennent montagnes, les lacs, tel le